L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 août 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	24
Midi.....	88	28
3 P. M.....	90	29
9 P. M.....	90	29

L'expansion allemande.

Le professeur Delbrück, rédacteur en chef et collaborateur principal des "Preussische Jahrbücher" n'est pas un esprit échauffé. C'est un savant maître d'histoire qui a acquis dans sa spécialité une notoriété légitime. La campagne ardente qu'il mène depuis quelques mois en faveur de l'expansion allemande mérite par conséquent de ne point passer inaperçue.

Il semble que l'éminent professeur n'ait pas encore accepté la solution donnée aux négociations de l'an dernier entre la France et l'Allemagne touchant le Maroc. M. Delbrück était probablement de ceux qui espéraient et escomptaient l'installation à demeure de l'Allemagne au Maroc et qui trouvèrent la "compensation" congolaise insuffisante. De toute façon M. Delbrück estime que l'Allemagne ne doit plus se laisser jouer par ses rivales et qu'elle doit "en tout lieu du monde où s'opéreront des changements de frontière" intervenir hardiment et réclamer sa part.

Déjà, dans un article paru au mois de mars dernier, "M. Delbrück soutenait cette thèse! "Il n'est pas nécessaire, écrivait-il, de faire la guerre pour atteindre notre but. Nous pouvons en pleine paix déployer tellement de force que sa pression suffirait à faire céder nos rivaux."

Dans la livraison d'août des "Preussische Jahrbücher, M. Delbrück revient sur son idée et la développé plus complètement. Ses arguments méritent d'être rapportés.

M. Delbrück estime comme faisait déjà Bismarck que l'Allemagne ne saurait viser raisonnablement à s'agrandir encore sur le continent européen. Mais il est de son droit et de son devoir d'acquérir des territoires hors d'Europe. Tant qu'elle n'avait pas de flotte, elle devait se contenter de faire main basse sur des colonies dédaignées par les véritables puissances coloniales. Aujourd'hui qu'elle s'est donné une marine puissante, elle se doit d'adopter une autre politique. Elle doit résolument imiter les Anglais, les Russes, les Français, les Espagnols, les Américains et les Japonais. Les colonies, poursuit W. Delbrück, n'ont pas d'ailleurs seulement un but économique; elles ont aussi un but national. "La terre, écrit M. Delbrück, a été donnée à l'homme non point pour qu'il y négocie, mais pour qu'il la domine. Si la nation anglaise est devenue ce qu'elle est devenue, si elle a pris le caractère qu'on lui connaît, caractère qui exerce partout un si grand prestige, c'est en partie parce qu'une forte proportion de la population anglaise est occupée à gouverner des colonies. Il est urgent, il est nécessaire que les Allemands eux aussi deviennent un "Herrenvolk" dans des territoires d'outre-mer. La nation allemande en retirera un inappréciable bénéfice."

Dans la suite de son article, M. Delbrück renouvelle ses assurances pacifiques ou plutôt pseudo-pacifixues du mois de mars et trace le plan qu'il voudrait voir adopter pour l'expansion allemande. M. Delbrück veut bien préciser que l'Allemagne ne songe point à s'emparer des colonies d'autrui par la force; mais il revient sur cette idée qu'il faut que l'Allemagne "soit là" partout où il y aura quelque chose désormais à partager.

Au risque d'affliger les amis de la Jeune-Turquie, il écrit: "Qui sait ce qu'il adviendra demain de la Turquie et spécialement de l'Arabie?" Qui sait, poursuit-il, ce qu'il adviendra de la Chine? "Qui sait si le Portugal pourra retenir ses grandes possessions africaines, l'Angola et le Mozambique? Qui sait si la Belgique pourra maintenir sa domination sur le Congo? Partout dans le monde où la force des choses entraînera une revision territoriale, l'Allemagne doit annoncer qu'elle se sent justifiée, contrainte à réclamer des compensations."

Qu'il y ait dans les ambitions avouées par le professeur Delbrück un élément légitime, cela n'est point niable. La Grande-Bretagne et la France se sont taillé hors d'Europe un immense empire colonial. Il est fort naturel que l'Allemagne, arrivée au point de développement politique et industriel où elle se trouve, éprouve le besoin d'en faire autant. Les ambitions coloniales de l'Allemagne n'en pourraient pas moins, dans certaines conditions données, provoquer des complications sérieuses. Si la question d'Orient, par exemple, venait à s'ouvrir, il y a tout lieu de croire que l'Allemagne émettrait des exigences énormes. C'est sans doute, en partie, pour parer à ce risque que les puissances de la Triple Entente éprouvent le besoin de renforcer sérieusement leurs armements sur mer et que la Russie et la France viennent de conclure une convention navale.

On dit qu'à la dernière assemblée des maîtres d'hôtel de nos grands palaces, il a été décidé que les restes nombreux qu'il y a dans ces hôtels seraient distribués aux pauvres.

—On pourra appeler ça l'œuvre des "miettes d'hôtel".

LETTRE DE PARIS.

France, Allemagne, Russie.

Paris, 14 août.

La presse allemande est fort mécontente en ce moment; elle est mécontente de la convention navale franco-russe; mais bien plus mécontente encore de ce que M. Poincaré, pour aller de Paris à Pétersbourg, n'ait pas passé par Berlin. On l'aurait si bien reçu! On lui aurait montré que les Allemands n'étaient pas des sauvages! Mais il a mieux aimé faire un détour, passer quatre jours en mer, affronter le mal du même nom... Il y a quelque chose d'émouvant dans ces doléances de l'Allemagne; elle voudrait absolument nous embrasser, nous fêter, nous offrir quelques coupes du champagne qu'elle fait venir de chez nous. Pour un peu, elle nous proposerait de nous faire les honneurs de Strasbourg. Et elle s'étonne que nous ne nous prêtions pas à ces effusions, et M. de Kiderlen ne comprend pas cette attitude de "boudetie". J'ai connu un de vos compatriotes, qui était d'ailleurs un des hommes les plus charmants que j'aie rencontrés, plein d'esprit et de bonté en son ordinaire, et qui me dit un jour textuellement: "Je n'arrive pas à comprendre ce que, vous autres Français, vous avez contre l'Allemagne!" Et du moment qu'il n'était pas parvenu à le comprendre tout seul, je renonçai incontinent à le lui expliquer; je ne l'expliquerai pas davantage à M. de Kiderlen, baron d'Agadir, qui ne le comprend pas non plus.

Le mécontentement des allemands se traduit sous des formes plaisantes. La "Gazette de Francfort," sans trop appuyer, souhaite bon voyage à M. Poincaré "à bord d'un navire de guerre français". Un autre journal insiste, et demande si le président du conseil se croit plus en sûreté sur un cuirassé français que dans un train allemand; un troisième se vautre dans la même plaisanterie: "M. Poincaré suppose-t-il qu'en son honneur nous aurions été capables de faire sauter une gare de chemin de fer et un millier de personnes?" On pourrait multiplier ces citations de l'esprit du crû. Si les Allemands croient qu'elles nous désobligent, ils se trompent; elles nous enchantent. Les Allemands sont un très grand peuple; ils ont la vigueur, la persévérance, l'énergie, et, si j'ose dire, la fécondité. Ils font assez de canons pour dévaster le monde et assez d'enfants pour le repeupler. Mais il y a une chose qu'ils n'apprendront jamais: c'est à ne pas écrire des phrases comme celles que je viens de rappeler. Et par là, il y a au moins une infériorité qui leur est acquise, et qui le restera.

Cette question des rapports franco-russes a d'ailleurs le privilège d'exciter d'une façon plus spéciale la nervosité de l'Allemagne. On peut dire que l'alliance a été, sinon faite, tout au moins préparée dès l'alerte de 1875. A ce moment-là la Russie, en même temps d'ailleurs que l'Angleterre, a nettement fait savoir à l'Allemagne qu'elle ne la laisserait pas, sans une résistance, se livrer à une nouvelle agression contre la France. On aurait pu prendre du bon côté cet avertissement qui était à la fois sage, humain, et inspiré par un juste souci de l'équilibre européen. Bismarck préféra se fâcher. Il ne pardonna jamais, ni à la "dame exaltée" c'est ainsi qu'il appelait la reine Victoria, ni à son collègue et jusque-là intime ami Gortchakov. M. Welschinger, dans l'intéressant ouvrage qu'il vient de consacrer au chancelier de fer, prétend que la haine de Bismarck contre Gortchakov aurait eu pour origine une erreur de transmission télégraphique. Le chancelier russe aurait télégraphié: "J'emporte de Berlin des assurances formelles de paix" et le télégraphiste aurait libellé la dépêche: "L'emporté de Berlin donne assurances formelles de paix." Bismarck aurait immédiatement compris que l'emporté de Berlin, c'était lui.

Son animosité durait encore au moment où se réunit trois ans plus tard le congrès de Berlin, et il ne cacha pas son intention de "soulager" la Russie, qui avait trop "avalé". M. Welschinger rapporte, au sujet de ce congrès, d'autres anecdotes assez amusantes: c'est Gortchakov qui entre dans le cabinet de Bismarck d'une façon un peu brusque, et qui est séance tenante renversé par le dogue Tyras, à qui on a toutes les peines du monde à arracher sa proie. Puis c'est Bismarck qui est pris d'un étourdissement à la suite d'un déjeuner un peu copieux, qui revient à lui, et qui, voyant Gortchakov lui frapper dans les mains avec un air d'indéfinissable condoléance, s'écrie, la voix chargée d'ironie: "Pas encore, cher prince, pas encore!"

Ce fut le refroidissement survenu en 1875, accentué et aggravé au congrès de Berlin, qui conduisit l'Allemagne, en dépit des répugnances personnelles de l'empereur, à une alliance avec l'Autriche, puis avec l'Italie. Mais Bismarck restait hanté par la possibilité d'un accord franco-russe, et on sait avec quelle infernale habileté il trouvait moyen de négocier la convention secrète de Skiernewicz, ce qu'on a appelé le traité de réassurance. Comment ce traité ne fut pas renouvelé par Caprivi, comment il fut alors révélé par les divulgations scandaleuses des "Humburger Nachrichten," ce sont là des faits présents à toutes les mémoires. Peut-être le lecteur se demandera-t-il pourquoi j'ai évoqué ces souvenirs, et si c'est uniquement parce que la politique chôme et que les sujets sont rares. Non. Mais à une heure où les Français mettent derrière ce mot: "alliance russe" un immense point d'interrogation, il n'est peut-être pas complètement inutile de leur rappeler que cette alliance ne doit pas être complètement inefficace, pour avoir été si fortement et si constamment redoutée par nos ennemis.

Une voix d'outre-tombe.

L'empereur Charles-Quint, selon la légende, fit célébrer, vivant, ses funérailles au monastère de Yuste. On dit même que, du fond d'un cercueil confortable, il répondit aux prières du cérémonial.

Cela n'est rien auprès de la pensée pieuse d'un ténor. Celui-ci a voulu qu'à son enterrement, les soli funèbres fussent donnés par un phonographe placé derrière l'autel. Et quelle était la voix qui sortait de ce phonographe? La voix du ténor lui-même, qu'il avait pris soin d'y enfermer aux jours de ses triomphes. Ainsi le chanteur et son organe étaient enchâssés simultanément. Mais ce n'était pas dans la même boîte.

L'expédition de "La Curieuse".

Deux ans d'exploration des îles les moins connues.

De Boulogne-sur-Mer vient de partir l'expédition de "La Curieuse", sous les ordres du capitaine au long cours Rallier du Baty. L'œuvre qu'elle va entreprendre est des plus intéressantes. Elle doit se rendre dans l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique afin d'étudier la faune et la flore des îles peu connues qui s'y trouvent disséminées. L'expédition est placée sous les auspices du ministère de l'instruction publique; elle est subventionnée par la Société de géographie et par le Muséum d'histoire naturelle.

Au surplus, son chef, le jeune commandant Rallier du Baty, a déjà fait ses preuves. Il fit partie de la première exploration du docteur Charcot dans l'Antarctique et, il y a trois ans, à bord d'une petite goëlette, il avait, avec quatre hommes d'équipage, mené à bien une campagne difficile et périlleuse aux îles Kerguelen. Tout fait espérer que la nouvelle mission qu'il entreprend sera couronnée de succès.

D'ailleurs, il part, cette fois-ci, avec un outillage aussi complet que possible. Son bateau "La Curieuse" a été construit spécialement en vue de ce long voyage; solidement bâti en bois, il est gréé en Retch, c'est-à-dire qu'il porte un grand mât et un artimon. Il possède également un hunier qui peut se rouler sur lui-même et qu'on manœuvre du pont même, au moyen d'un treuil. D'un jaugeage de 40 tonneaux, "La Curieuse" est pourvue aussi d'un moteur à pétrole de 40 HP qui doit largement suffire pour aider la voile par temps calme et qui doit faciliter les prompts appareillages. Enfin, le petit bâtiment est pourvu de tout le matériel fusils, filets, instruments scientifiques qui est nécessaire à l'expédition.

Le capitaine Rallier du Baty a emmené avec lui deux jeunes officiers de la marine marchande, et son équipage se compose de six matelots, triés sur le volet et tous vétérans de la navigation. Les passagers de "La Curieuse" ont emporté avec eux des provisions et des vivres pour deux ans. Ils comptent, en effet, que leur expédition durera ce temps-là: ils doivent notamment explorer tout d'abord les îles Tristan-Oceana, qui, situées au sud du cap de Bonne-Espérance, sont assez mal connues et méritent d'être étudiées au point de vue anthropologique. Elle sont habitées par des populations métisses, et on prétend, à tort ou à raison, que de telles races ne peuvent guère durer plus de deux générations.

La "Curieuse" cinglera ensuite vers les îles du nord de l'Australie, gagnera la Micronésie et la Polynésie, pour s'arrêter assez longuement à Tahiti, celle qu'on a appelé la perle du Pacifique. Le périplese terminera par la traversée du canal de Panama, qui sera ouvert à cette époque et par le retour en France à travers l'Atlantique.

Tel est ce long voyage, dont on est en mesure d'escompter les plus heureux résultats.

Comment on rate une entrée.

Il vient d'en arriver une bien bonne à un aimable ex-sociétaire de la Comédie-Française dont la modestie bien connue nous oblige à taire le nom—mettons qu'il s'appelle... Durand.

Notre acteur s'était donc rendu pour quelques représentations dans une ville de province située dans l'ouest de la France. La pièce était historique; l'artiste jouait Louis XIV.

Au premier acte, simple entrée. On annonçait "le Roi" et Louis XIV entrait, du fond, au milieu, descendait au premier plan, répondait au salut des courtisans, des dames de la Cour, puis, grave et soucieux, allait s'asseoir dans un fauteuil.

Or, le soir de la générale, l'humble doublure auquel revenait l'honneur d'annoncer "le Roi" se trouvait indisposé. Sa Majesté ne décolérait pas; l'instant précis, décisif de son entrée approchait. Que faire?

Durand avisa un figurant qui lui témoignait une grande admiration.

—Mon p'tit—dit le royal artiste—tu vas me sauver la botte....Ce pauvre Bernard n'est pas là: tu vas le remplacer.

—Qu'est-ce qu'il faut faire?

—M'annoncer tout simplement!

Et Louis XIV poussa en scène ce héraut d'un nouveau genre.

Coudes au corps, mains ballantes, sourire aux lèvres, celui-ci s'avança vers la rampe, salua à gauche, à droite, à la manière des régisseurs qui savent les usages, et d'une voix de stentor, annonça:

—Monsieur Durand!

PÊCHE MIRACULEUSE.

Un pauvre pêcheur de Barceloneta (faubourg de Barcelone), ayant jeté ces jours-ci ses filets au fond de la mer, en retira, au lieu de poissons, quelque chose de lourd, littéralement couvert de plantes marines et de coquillages. A la stupéfaction générale, après avoir enlevé plantes et coquillages, on vit apparaître une superbe statue de la Madone, taillée dans un marbre précieux.

Des pèlerinages se sont organisés pour aller vénérer la Madone, et la foule afflua en telle quantité que la police municipale dut intervenir. L'opinion des personnes compétentes est que cette statue est restée plusieurs siècles dans les eaux et on croit y reconnaître une des statues emportées par les guerriers de Don Juan d'Autriche, pendant son expédition contre les Turcs.

Le visage de la Madone est très beau et paraît être l'œuvre d'un sculpteur de talent. La Madone est représentée avec trois enfants qui l'entourent.

FORT ESPAGNOL.

Une foule énorme, attirée par le beau temps, s'est rendue hier au Fort Espagnol pour y entendre la "Mascotte". La représentation a été remarquable en tous points.

Mlle Vera Stanley jouait le rôle de Bettina, la mascotte; elle a été une vraie mascotte et a joué son rôle à la perfection. Mlle Margaret Felch dans celui de Fiametta, la fille du prince Lorenzo, a charmé le public pendant tout l'opéra; aussi lui a-t-on présenté plusieurs bouquets. Stanley Felch a été fréquemment applaudi dans le rôle du prince Lorenzo. En un mot rien n'a laissé à désirer; tout jusque dans les moindres détails a été parfaitement rendu.

Un rêve qui se réalise.

Meredith, N. H., 26 août—John Baker, un habitant de cette ville, ayant rêvé samedi soir qu'il avait trouvé un cadavre flottant sur le lac Winnepesaukie, se rendit à l'endroit qu'il avait vu en rêve accompagné d'un agent de police.

On juge de la surprise des deux hommes lorsque en arrivant au bord du lac, ils découvrirent le cadavre d'une jeune femme.

Les autorités prévenues ont procédé aux constatations légales et reconnu que le corps était celui de Mlle Blanche Sinclair, de Boston, qui s'était noyée le 18 août en tombant d'un bateau.

Pendant la grêle et l'orage de samedi, le professeur X... se frottait gaiement les mains.

—D'où vous vient cette joie? lui demandons-nous.

—Ah! c'est que, jubile-t-il, avec un été aussi pluvieux, j'espère voir, aux examens de rentrée, un peu moins de fruits secs!...

VENTES INSCRITES AU BUREAU D'ALIENATIONS.

Sidney O. Decoux à Mlle Joséphine E. T. Bernau, terrain, Cor. Hennessey, Iberville et Salome, $2,000.

Succession de Mme D. Weinstein à Mlle Johanna Pixberg, terrain, Septième, Huitième, Annonciation et Chippewa, $1,300.

Wm G. Clarke et al à Orleans Homestead Assn., terrain, Prieur, Johnson, Palmyre et Tulane, $2,300.

L'acquéreur à Douglas V. Sherman, même propriété, $1900.

Jules W. Markel à Security Home and Loan Assn., portion, Valmont, Robertson, Freret et avenue Pelican, $2400.

L'acquéreur à Chas J. M. Sing, même propriété, $2,000.

François Tricou à Francesco Passacchia, terrain, Hôpital, Quarante, Johnson et Prieur, $2,000.

Jules W. Markel à la Security Building and Loan Association, terrain, Laurel, Annonciation, Race et Upperline, $2,900.

L'acquéreur à Vve Wm Rohr, même propriété, $2,000.

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète en tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui veulent tenir leurs amis ou parents européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la mettons sous bande dans nos bureaux au prix de 10 cts le numéro.

Feuilleton —DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

No. 77 Commencé le 28 mai 1912

LE Docteur Miracle

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Pierre Sales

TROISIÈME PARTIE

Suite.

—Tu connais, à présent le maître contre qui tu prétendais lutter.. à qui tu t'imaginais pouvoir imposer ta volonté!... Je ne t'en veux pas, pourtant, parce que tu es un saint, que tu aimes passionnément notre roi sacré... Je te garderai avec moi, jusqu'à nouvel ordre, ainsi que ton compagnon... Persuade-le que Eva ne peut lutter avec moi... Contentez-vous de savoir que j'aime mon pays comme vous-mêmes!... Servez-moi!... Garde bien mon secret, toi!.. Et si tu es vraiment un sage, tu ne feras plus jamais rien que d'après ma volonté.

VI

LA REVANCHE DU CONTINENT NOIR

Miss Evangéline Goldenspeech était radieusement heureuse.... et très malheureuse pourtant!

Heureuse—parce que la gloire de son frère prenait vraiment des proportions magnifiques: il était au bout de ses négociations avec les délégués français chargés de cette question de délimitation, qui avait offert bien des côtés scabreux, et que John Harry avait solutionnée de la manière la plus habile, en donnant satisfaction aux Français et en sauvegardant les intérêts de l'Angleterre. Aussi, le simple bruit de sa nomination à une mission toute spéciale, toute de confiance dans l'Inde, se confirmait-il: dans quelques mois, il partirait sans doute pour l'Hindoustan, avec la charge de découvrir le remède à cette situation si difficile, qui préoccupe tous les hommes d'Etat anglais: car ils n'ont pas attendu le grondement de révolte chez les jeunes générations hindoues, pour rechercher comment ils pourront, tout en conservant leur superbe colonie, lui donner assez de liberté, d'autonomie, pour qu'elle n'ait plus le désir d'échapper à leur suprématie. Et l'homme qui accomplira cela, sera parmi les plus grands des Anglais: miss Evangéline Goldenspeech en éprouvait un tel orgueil qu'elle en avait perdu quelque peu de sa sécheresse: elle avait augmenté de trois quarts de livre.

Mais elle avait certainement les reperdre devant l'entêtement de son frère, qui venait de lui refuser énergiquement de se marier!.... Et c'est ce qui la rendait si malheureuse dans sa gloire.

Et c'était entre eux, d'interminables discussions!

—Ne pas se marier, John-Harry!....

Ce n'est pas qu'elle éprouvât un désir particulier de lui donner, malgré lui, les joies du mariage!.... bien qu'elle fût sous la main des candidates, toutes plus jolies, plus nobles les unes que les autres.

Mais n'était ce pas un devoir absolu pour John Harry que de prolonger leur race?

A quoi John Harry répondait, de son air le plus pince-sans-rire:

—Pourquoi ne vous mariez vous pas, vous, ma bonne Eva?

Et alors, la bonne Eva avait, sur elle-même, sur sa pauvre poitrine plate, sur ses membres harmonieux comme des bâtons, le regard le plus pitoyable:

—Pourquoi vous moquez vous toujours de moi, John Harry?

John Harry répliquait par un regard tout aussi piteux sur son individu, si desséché, si noueux, puis se plantait devant sa glace et montrait son visage ravagé, couturé, offrant, sans nul doute, une laideur au moins égale à celle de la bonne Eva. Celle ci s'écriait:

—Ça ne compte pas pour les hommes!... Et la preuve, c'est que miss Edith Smithworck, qui a eu deux premiers ministres dans sa famille.... et miss Arabella Cartff, dont l'aïeul combattit auprès de Wellington.... et miss Maud Carter, dont l'arrière-grand père fut aide de camp de lord Cornwallis....

Du geste le plus léger, John Harry arrêtait l'énumération.

—Elles sont toutes belles, ma chère sœur.... et feraient toutes, je n'en doute pas, des femmes charmantes....

—Elles sont surtout si bien portantes, qu'elles vous donneraient au moins une demi-douzaine d'enfants!

—Si j'avais le temps de les leurs faire! ripostait John Harry.

Sa sœur se couvrait au instant le visage de ses mains. Comme il fallait que ce fût son frère pour qu'elle ne s'indignât pas devant des paroles aussi inconvenantes!

—Non, ma bonne Eva, je ne me marierai pas.... parce que je rendrais une femme trop malheureuse!

—Vous, si gentilman, si généreux, si héroïque!...

—J'admets, si vous le voulez bien, ma bonne Eva, que je serais capable de lui donner du bonheur, mais à la condition que je demeurerais auprès d'elle... Or, j'en ai déjà assez de l'Europe, et ne désire plus que partir pour l'Inde!..

—Mais... c'est peut être dans six mois, cela!... Et, du temps de Napoléon Ier, et avant lui aussi, il y avait de beaux cavaliers, qui se marialent un soir, et partaient le lendemain pour la guerre!...

—C'était autrefois, ma chère sœur: un mari est sot, aujourd'hui, quand il quitte sa femme...

—Est-ce que la vôtre ne demanderait pas mieux que de vous accompagner?

—Mais elle me gênerait, dans ma tâche!.. On ne m'a pas pris assez jeune, pour me marier!..

—Vous en reviendrez, de l'Inde, au bout de deux ou trois ans....

—Qui sait?.... Oui, qui sait où mon humeur aventurière, pour le service du roi et de mon pays, m'entraînera encore?.... Je ne suis plus fait pour vivre dans cette civilisation, malgré tous les succès qui m'attendaient à Paris.... malgré la joie, réellement très grande, Eva, que j'ai eue de vous retrouver.... malgré.... malgré....

Il fermait un instant les yeux et n'achevait pas sa phrase....

—Je ne puis plus vivre dans la mesquinerie de votre société moderne. Et si le roi n'avait eu la bonne pensée de me confier cette mission dans l'Inde, j'aurais cherché quelque nouvelle expédition à accomplir....

—Alors.... notre famille?

—Notre famille, ma chère?... Mais je viens de faire le relevé très exact de nos neveux, nièces, cousins, cousines, oncles, tantes!.... Il y en a exactement 477... Nous n'aurons que l'embarras du choix pour l'héritier de notre nom et de notre fortune! et c'est vous que je chargerai d'étudier parmi nos alliés celui qui pourra nous succéder..... Vous ne demeurerez pas éternellement auprès de la princesse Kita? interrogea-t-il avec une nuance de tremblement, que miss Eva attribuait à l'affection de son frère pour elle même.

—Je lui ai promis simplement de ne la quitter que lorsqu'elle se marierait.... et elle aurait un joli bataillon de prétendants parmi les princes hindous!.... Mais enfin, cela arrivera, évidemment, avant de longues années: et vous me laisseriez revenir seule, alors, dans notre beau château de Cateley?

—C'est vous, Eva qui l'habiterez régulièrement, qui serez la châtelaine, qui ferez le plus de bien possible autour de vous, inviterez tous nos parents. Moi, entre deux voyages, deux expéditions, je viendrai me poser auprès de vous.... Tel est le plan de ma vie, sur lequel il est inutile de discuter davantage.

—Oh!.... cette tête!.... s'écriait miss Eva, en venant frapper un rude coup de poing sur le front de son frère.

—Vous ne voudriez pas, Eva, que je ne sois pas au moins aussi entêté que vous!

—Mais.... vous ne repartirez pas pour l'Inde sans l'avoir habitée quelques mois, notre demeure? Il y a tant de travaux à exécuter!.... J'ai obtenu cet excellent M. Morel vous assure au moins une visite: je le crois, s'il peut être libre, il viendra demain à l'heure du déjeuner: je lui ai dit que c'est le moment où il vous trouverait le plus facilement.

—Cela se trouvera bien: je crois, dit plaisamment John Harry, que j'aurai besoin de me dégage ma petite Mary à moi aussi.

—Mauvais garçon!.... s'écriait miss Eva en haussant les épaules, qui se moquera toujours de moi!.... Je vous assure que la ressemblance est si extraordinaire, avec ce Pierre Lamier!.... En voilà un, par exemple, que je voudrais bien trouver pour qu'il vous débarrasse définitivement de vous.